

VARIÉTÉS.

POESIE.

L'Hermine, le Castor et le Sanglier.

FABLE.

UNE hermine, un castor, un jeune sanglier,
Cadets de leur famille, et partant sans fortune,
Dans l'espoir d'en acquérir une,
Quittèrent leur forêt, leur étang, leur hallier.
Après un long voyage, après mainte aventure,
Ils arrivent dans un pays
Où s'offrent à leurs yeux ravés
Tous les trésors de la nature,
Des prés, des eaux, des bois, des vergers pleins de fruit,
Nos pèlerins, voyant cette terre chérie,
Eprouvent les mêmes transports
Qu'Enée et ses Troyens en découvrant les bords
Du royaume de Lavinie;
Mais ce riche pays était de toutes parts
Entouré d'un marais de bourbe,
Où des serpens et des lézards
Se jouait l'effroyable tourbe.
Il fallait le passer, et nos trois voyageurs
S'arrêtent sur le bord, étonnés et rêveurs.
L'hermine la première avance un peu la patte;
Elle la retire aussitôt,
En arrière elle fait un saut,
En disant: Mes amis, fuyons en grande hâte;
Ce lieu, tout beau qu'il est, ne peut nous convenir:
Pour arriver là bas il faudrait se salir;
Et moi, je suis si délicate,
Qu'une tache me fait mourir.
Ma sœur, dit le castor, un peu de patience;
On peut, sans se lacher, quelquefois réussir:
Il faut alors du tems et de l'intelligence:
Nous avons tous cela: pour moi, qui suis maçon,
Je vais en quinze jours vous bâtir un beau pont
Sur lequel nous pourrons, sans craindre les morsures
De ces vilains serpens, sans gêner nos fourrures,
Arriver au milieu de ce charmant vallon.
Quinze jours! ce terme est bien long,
Répond le sanglier: moi, j'y serai plus vite:
Vous allez voir comment. En prononçant ces mots,
Le voilà qui se précipite
Au plus fort du bourbier, s'y plonge jusqu'au dos,
A travers les serpens, les lézards, les crapauds;
Marche, pousse à son but, arrive plein de boue,
Et là, tandis qu'il se secoue,
Jetant à ses amis un regard de dédain,
Apprenez, leur dit-il, comme on fait son chemin.

TABLEAU DE L'AUTOMNE.

QUAND la vierge brillante cesse de pré-
sider aux beaux jours, et que la balance
les pèse dans ses bassins égaux, le ciel n'a
plus cette splendeur enflammée que lui
donnait l'impitoyable été. Un azur plus
serein, animé par la teinte dorée d'une lu-
mière plus pure, enveloppe le riant séjour
de l'homme. Le soleil a tempéré l'ardeur
de ses rayons; souvent il luit à travers les
nuées transparentes, et sa clarté voilée a-
joute un nouveau charme à la paix pro-
fonde qui règne dans les airs. Sur la terre,
les épis restent courbés par la pesanteur
du grain, et les moissons rembrunies of-
frent en silence leurs immenses trésors.
On ne voit point leurs ondes légères se for-
mer au souffle d'un seul zéphir; et c'est
partout le calme heureux de l'abondance.
Enfin l'air s'affaisse sous son poids; la
brise s'élève; le manteau des cieux se dé-
chire, et les nuages volent en flocons épar-
sés sous la voûte éthérée. Tantôt l'astre é-
blouissant du jour dore rapidement toute
la plaine; tantôt elle est noircie çà et là
par l'ombre des nuées fugitives; et le
cœur s'épanouit quand l'œil suit cette mar-
queterie mobile sur toute l'étendue de l'o-
céan de blé qui semble rouler dans la cam-
pagne. C'est à toi qu'elle est due, cette
vaste abondance, puissante et sévère in-
dustrie. Aussitôt qu'on voit

le premier rayon de la lumière trembler à
l'horizon, et que le matin étend insensible-
ment le jour dans les plaines du ciel, les
moissonneurs arrivent en foule et se ran-
gent avec ordre devant les trésors que
leur livre l'automne. Chacun se place
près de la beauté qu'il aime, pour prendre
la part la plus pénible de la tâche com-
mune, pour adoucir par mille tendres soins
le travail qu'il ne peut lui épargner. Ils
se baissent tous à la fois; les gerbes se
forment et grossissent, tandis que les bons
mots, le conte plaisant, la raillerie rustique
volent de bouche en bouche, amusent sans
offenser, et trompent la longueur du tems
et la chaleur du jour. Le maître vigilant
suit la troupe infatigable, entasse les ger-
bes pesantes, promène souvent ses regards
sur sa vaste récolte, et sent son cœur palpi-
ter de joie et d'espérance. Bientôt les gla-
neurs se répandent sur le champ dépouil-
lé. Quelques épis, puis encore quelques
épis forment lentement leur chétive mois-
son. Riche agriculteur, ne soit pas trop
avare; dérobe à tes gerbes enflées une
poignée libérale, et laisse tomber pour le
pauvre ce larcin charitable. Considère,
ah! considère avec reconnaissance quelle
est pour toi la bonté du dieu des moissons,
qui verse l'abondance sur les champs favo-
risés, tandis que tes frères infortunés vol-
igent autour de toi comme les oiseaux du
ciel, pour demander leur modeste part de
ces riches présens! songe aux vicissitudes
du sort, songe qu'un jour peut-être tes
enfants mendieront eux-mêmes la faible
portion que tu donnes aujourd'hui avec tant
de regret!
De ces rians côteaux, de ces champs ani-
més par le tumulte du travail et de la joie,
allons errer gaiement dans le dédale im-
mense des jardins de l'automne; allons
respirer les parfums vivifiants des beaux
fruits qui chargent le verger. Frappés
des rayons du soleil, agités par le souffle
de la brise, ces trésors quittent la branche
courbée, et roulent sur le gazon. Voyez
avec quelle douce profusion la douce la-
mille des poires s'est répandue autour de
nous; quelle étonnante variété dans leurs
sucs savoureux, préparés par la main sa-
vante de la nature! Les feux tempérés du
soleil, l'air, la terre et l'eau: voilà les élé-
mens dont elle compose les mélanges tou-
jours divers et toujours excellens. C'est
ainsi qu'elle arrondit les pommes innom-
brables que l'année libérale attache à ces
rameaux pourprés; elles tombent sans ces-
se pendant la fraîcheur de la nuit, et leur
récolte odorante s'élève de toute part en
énormes monceaux. Un jus frais, spirituel,
eux, actifs, a rempli tous leurs pores, et
va bientôt donner au cidre pétillant la
pointe qui pique et flatte le palais altéré.
Dirigeons un moment le vol rapide de
l'imagination vers ces terres vigoureuses
où, vivifié par une chaleur puissante, le
vignoble enfle sous un ciel pur son éclat-
tante parure, s'étend dans les vallons, et
monte jusqu'au sommet des montagnes: il
se pénètre, il s'abreuve des feux du jour
au milieu des rocs brûlans qui les réver-
berent, et augmentent leur activité. Les
pampres plie sous leur doux fardeau: les
grappes à demi cachées sous les feuilles
brûlent des couleurs du rubis, ou brillent
comme l'opale transparente. La rosée fé-
conde a laissé sur leurs globules légère-

ment blanchis l'empreinte de la maturité,
et le soleil vient de donner aux suc's exquis
dont elles sont gonflées la dernière touche
de perfection. Les jeunes gens et les
beautés du village s'avancent en dansant
dans la plaine: leur vive allégresse annonce
les plaisirs de la vendange. Chacun s'em-
presse de cueillir pour ce qu'il aime le plus
beau des présens de l'automne. De toutes
parts les raisins s'amoncellent: le robuste
vigneron les écrase; le jus écumeux coule
à grands flots dans toute la contrée, fer-
mente, mûrit par degrés, circule ensuite
chez les peuples éloignés et dans tous les
climats; la joie voit rire dans sa coupe le
généreux bordeaux, le bourgogne moel-
leux et parfumé, le champagne vif et gai
comme l'esprit qu'il donne.

THOMPSON.

Duel.—Un officier anglais, d'une bra-
voure éprouvée, fut appelé en duel par un
officier écossais, pour quelque insulte à la
nation de celui-ci; arrivé sur le champ de
bataille, l'Anglais demande à l'autre pour
quel sujet ils allaient se battre: "c'est, ré-
pondit l'Écossais, pour mon honneur et
celui de mon pays." Non, reprit l'Anglais,
c'est pour ce bout de corde (et il en tira
une en même tems de sa poche,) qui at-
tend celui de nous deux qui tuera l'autre;
allons, Monsieur, l'épée à la main." Cette
observation si juste eut sur l'Écossais un
si puissant effet, qu'au lieu de tirer l'épée,
il sauta au cou de son antagoniste. Ces
deux hommes braves, envisageant le duel
sous son vrai point de vue, conservèrent
leur sang pour le service de leur patrie.

LIBERTÉ.

L'homme le plus obscur aime la liberté.
L'esprit de liberté qui régnait à Rome
était un amour dominant pour la patrie, qui
sortant des règles ordinaires qui caracté-
risent les crimes et les vertus, n'écouait
que lui seul, et ne connaissait ni citoyen,
ni ami, ni bienfaiteur, ni père. La vertu
semblait s'oublier pour se surpasser elle-
même; et l'action qu'on ne pouvait approu-
ver, parce qu'elle était atroce, était admi-
rée comme divine. MONTESQUIEU.
Le peuple ne goûte de la liberté, comme
des liqueurs fortes, que pour s'enivrer et
devenir furieux. RIVAROL.

AVERTISSEMENTS.

A V I S.

L. E. Soussigné prend la liberté de prévenir les
Dames et Messieurs des Trois Rivières, et des
environs qu'il continue à exécuter la RELIURE, dans
toutes ses branches, et d'après de nouveaux princi-
pes; c'est pourquoi il prie les personnes qui auraient
des Brochures, Pamphlets, ou Journaux, &c. à faire
relier, ou de vieux livres à faire réparer, de vouloir
bien les envoyer à cette Imprimerie, où ils seront re-
liés et arrangés avec solidité et élégance.
Les ordres de la campagne seront reçus avec
reconnaissance et ponctuellement exécutés, et les
prix seront très-modérés.
LUDGER DUVERNAY.
Trois-Rivières, 30 Août, 1826.

M. PIERRE-GOUIN, informe le public
et particulièrement Messieurs les voyageurs, qu'ayant
obtenue une licence de Traversier, il s'est pourvu
d'un nombre suffisant de Bons Bateaux, Canots et de
Berges légères et sûres pour Traverser, de cette ville
à l'autre côté, toutes personnes qui voudront bien se
présenter chez lui pour cet effet. Il espère, par son
activité, et le soins qu'il portera aux voyageurs et à
leur bagage, mériter une partie de la faveur publique.
Trois-Rivières, 29 Août, 1826.